

Janvier.  
Il faisait froid, le ciel était gris.  
Elle était d'humeur maussade. Forcément.  
Pourtant d'ordinaire, il lui en aurait fallu bien davantage pour altérer son moral.  
Rien jamais, ne paraissait pouvoir l'atteindre.  
Ni les petits, ni mêmes les grands tourments.  
C'était impressionnant.  
Cette force...

Ce jour-là, Anna fêtait ses 45 ans.  
Comme d'habitude la maison était emplie de monde, emplie de bruits, de rires, de musique, d'éclats de voix, de vie. Anna haïssait la solitude plus que tout.  
Alors sa porte était toujours ouverte.  
A tous.  
Ce jour-là et les autres aussi.  
Toujours.  
Sans que jamais personne ne se soit demandé pourquoi.  
Sans que jamais personne n'ait eu même l'idée d'imaginer, qu'il puisse y avoir une raison.  
« Anna est comme ça, c'est tout... »

Sa porte était ouverte. Ils le savaient tous. Ils savaient qu'ils pouvaient la déranger sans dérangement, pousser la porte le jour comme la nuit. Anna était toujours là pour partager un bon moment avec eux. Leurs bons moments. Elle était toujours là pour les laisser parler, décompresser, se déverser. Et puis, elle les écoutait obstinément avec empathie, compassion, passion et un désir profond de leur être utile.

Elle l'était, sans nul doute.

Ils savaient qu'ils étaient égoïstes. Mais jamais Anna ne se plaignait. Ni d'eux, ni d'elle-même, alors c'était tellement facile de ne pas se poser de question.

En contre partie, ils lui disaient combien ils l'appréciaient, l'aimaient et l'admiraient pour tout ce qu'elle représentait.

Cette force...

Elle était tout simplement parfaite.

Elle gérait sa vie de main de maître. Sa vie de famille et sa vie professionnelle.

Pas facile d'élever quatre enfants, lorsqu'on a choisi d'être grand reporter et qu'il faut partir de façon impromptue, souvent dans un pays en guerre, détruit par un cataclysme, toujours en souffrance.

Pas facile de voir mourir des enfants, tout en devant penser aux siens, parce qu'ils ont raté leur disserte ou que le proviseur vous a convoqué.

Pas facile de devoir vivre et assumer son rôle, sa tâche dans deux mondes opposés, parallèles.

Mais Anna était très équilibrée et parvenait inlassablement à jongler avec ces deux réalités.

Jusqu'à l'épuisement.

Et malgré cela, elle restait disponible, à chaque fois qu'« ils » avaient besoin d'elle.

« Ils »... Tous les autres. Son rédacteur, son mari, ses enfants, ses amis.

Sans jamais s'apitoyer sur elle-même, outrepassant sa fatigue. Elle était toujours d'humeur égale, de bonne humeur.

Elle était parfaite.

Si forte...

Alors forcément, elle avait beaucoup d'amis. Et elle n'était jamais seule.

Ce jour-là, bizarrement, elle aurait voulu l'être.

Être seule, pour une fois, pour la première fois depuis si longtemps. Depuis son enfance et sa solitude imposée.

Bien sûr, elle n'était pas dupe de l'image qu'elle donnait d'elle. Si elle s'épuisait tant et ne s'octroyait aucun répit, si elle voulait toujours en faire plus, faire mieux, ce n'était pas que pour « eux », les autres. Ce n'était pas pour elle non plus. C'était par peur.

Peur du vide, peur de la solitude.

Du néant.

Mais pas seulement.

Elle avait surtout peur de voir la réalité. Celle que pourtant, beaucoup aurait voulu vivre à sa place.

Elle avait tout réussi. Elle avait un mari formidable, des enfants sans problème, un job gratifiant, un nombre incalculable d'amis...

Malgré cela, elle avait peur de regarder cette réalité en face. Sa vie, ou ce qu'elle en avait fait.

Dix ans auparavant, elle s'était réveillée en pleine nuit, foudroyée par un cauchemar, par son inconscient, par l'idée qu'elle avait oublié ses rêves d'enfant, qu'elle s'était enlisée dans ceux de la société, qu'il était déjà trop tard, qu'elle ne pourrait plus les atteindre. Cette idée l'avait terrifiée.

Comment avait-elle pu oublier ses rêves ?

Enfant, elle y tenait tant. Ils représentaient tous ses espoirs d'une vie meilleure, d'une vie extraordinaire, hors du commun.

Elle, cette petite fille, dont la vie était moins qu'ordinaire. Elle, qui n'existait qu'à peine, s'accrochait à ses rêves pour survivre, surmonter la vie, exister vraiment.

Comment avait-elle pu les oublier ?

Depuis lors, ce cauchemar était devenu une obsession, qui la poursuivait, la rongait. Elle s'agitait en tout sens dans l'espoir de la faire taire, de l'affaiblir, de lui tordre le cou. Mais son inconscient veillait et la frappait à nouveau, chaque fois qu'elle pensait se trouver hors de portée.

Or ce matin-là, elle aurait voulu être seule.

Enfin seule. Enfin libre d'elle-même. Enfin libre de pouvoir être seule.

Son obsession s'était tue.

Elle comprenait. Tout était clair.

Ces peurs et ses angoisses l'avaient grugée toutes ces années !

Anna n'en revenait pas...

« Elles » n'avaient été qu'une illusion. Une illusion, qu'elle avait pourtant vainement combattue. Si longtemps, si fougueusement, jusqu'à en perdre la maîtrise d'elle-même, de sa vie et de ses rêves.

Non, Anna n'en revenait pas, elle était totalement étourdie. Elle réalisait que finalement « elles » l'avaient modelée malgré tout, et avaient fait d'elle à son insu, celle qu'elle était devenue, celle qu'elle aurait voulu être.

Elle venait de le comprendre.

Anna n'aurait jamais dû venir au monde.

Dès le départ, elle n'avait été qu'une erreur dans la programmation de la nature.

La nature s'était trompée. L'esprit d'Anna y avait entrapercu une faille. Elle était parvenue à s'y glisser, mais sans s'imaginer combien elle aurait à s'en justifier. A elle-même.

Lorsqu'elle a été conçue par méprise, ses parents étaient déjà bien trop âgés.

Ils ont reçu la nouvelle comme un véritable coup de massue. Ils auraient pourtant dû s'en réjouir mais c'était trop tard. Cela faisait bien trop longtemps, qu'ils avaient fait le deuil d'un enfant. Ils ne pouvaient plus revenir en arrière. Ils avaient déjà trop souffert.

Alors cet enfant qui arrivait trop tard, comme un clin d'œil ironique et sournois du destin, ne pourrait que les faire souffrir encore davantage.

Cela faisait vingt-cinq ans qu'ils étaient mariés.

Dès le début et comme tout le monde, ils avaient espéré fonder une famille.

Mais rien.

Les années avaient passé, des enfants étaient nés et avaient grandi autour d'eux.

Mais toujours rien.

Ils étaient restés désespérément un couple sans enfant, sous le regard désapprobateur de leur entourage.

Car à cette époque, il était malséant de ne pouvoir donner engeance.

La stérilité ? Il ne fallait pas en parler. Elle était forcément une punition divine.

Et d'un point de vu médical, bien qu'elle fut admise, il n'y avait rien à y faire. Alors on n'en parlait pas non plus.

Laure et Paul ont fini par baisser les yeux et n'en ont plus jamais reparlé.

Ils se sont installés confortablement dans la vie. Confortablement, socialement. C'était tout ce qui leur restait.

Et les années ont passé, encore.

Marie, leur femme de ménage avait un petit garçon. Elle avait pris l'habitude de l'emmener chaque jeudi.

— « Ch'peux nin l'aisser al mason, y'a tout l'monde qui l'imbête. Y f'râ nin d'bruit, y ch'f'râ tout p'tio. »<sup>1</sup>

Jean avait 7 ans. Il boitait à cause de la polio. Certes, il n'était pas l'enfant rêvé, tout souffreteux et chétif qu'il était, mais il était tellement attendrissant. De son regard, doux et perçant à la fois, émanait une intelligence remarquable. Ce qui était étonnant quand on connaissait le milieu abrutissant dans lequel il vivait.

Marie avait six autres enfants et de toute évidence, ce petit boiteux ne l'intéressait guère.

— « Ch' vous d'minde bin, quoi qu'y va d'evnir avec ch'patt' folle ! Rin q'ene bouche et' plus à nourrir ! D'jà sin père est toudi al bistrot au lieu d' quercher un travail. In plus, ch'vaurien, y fait toudi qu'd lire ! »<sup>2</sup>

Pour échapper à cette vie terne et sans issue, Jean s'était effectivement réfugié dans les livres et dans ses

---

<sup>1</sup> Je ne peux pas le laisser à la maison, tout le monde l'embête. Il ne fera pas de bruit, il se fera tout petit.

<sup>2</sup> Je vous demande bien ce qu'il va devenir avec sa patte folle ! Rien qu'une bouche de plus à nourrir ! Déjà que son père est toujours au bistrot, au lieu de chercher du travail. En plus, ce vaurien, il passe son temps à lire !

rêves. Jusque-là, il avait toujours été rejeté. Par ses parents, par ses frères et sœurs. Il était trop différent. Pas seulement à cause de son handicap. Il était différent tout court. Il n'avait rien à faire dans cette famille. Ils étaient tous aussi dégénérés et ignares les uns que les autres.

Une autre erreur de destin.

Il n'avait pas d'amis non plus. Il ne pouvait pas courir, jouer avec les gamins de la rue. Il était devenu leur souffre-douleur. Avec eux aussi, il en avait pris son parti. En silence, toujours.

Mais sa vie avait changé, le jour où sa mère l'avait emmené pour la première fois chez Mme Laure et Mr Paul.

Sa vie et la leur, aussi.

Immédiatement, tous trois s'étaient reconnus dans la même souffrance, celle de ne pas avoir de parents, de ne pas avoir d'enfant, de ne pas avoir d'amour à donner et à recevoir. Nul besoin de s'apprivoiser, ils s'adoptèrent aussitôt.

A tel point, que chaque semaine, ils attendaient le jeudi avec une impatience de plus en plus difficile à contenir. C'est Laure qui a eu l'idée.

Et s'ils proposaient à Marie de prendre Jean avec eux pour l'élever ?

Ça la soulagerait d'un poids, après tout.

D'abord circonspecte devant une telle proposition, Marie ne comprenait vraiment pas ce qu'ils pouvaient trouver à cet enfant pour avoir envie de le prendre en charge, elle demanda à réfléchir, puis accepta.

— « Sin père et moi, in est d'accord mais in d'onnera pâ d'argent ! »<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Son père et moi, on est d'accord mais on ne donnera pas d'argent !

C'était ahurissant ! Ils acceptaient de se débarrasser de leur enfant et tout ce qui les tracassait, c'était l'argent que Laure et Paul auraient été en droit de leur demander pour élever Jean.

Et Jean, était-il d'accord lui aussi ? Ses parents ne le lui avaient même pas demandé !

Voulait-il venir vivre avec eux ?

Il n'eut pas besoin de répondre. Ses yeux brillaient de larmes, brillaient de joie, devant cette promesse de bonheur, d'amour et d'avenir.

Mme Laure et Mr Paul ne seraient jamais ses parents. C'était ainsi qu'avait été conclu l'accord. Et, il ne devrait jamais les appeler « papa, maman ». Mais ça importait peu. Il savait, qu'il les aimerait bien davantage et surtout, qu'il serait enfin aimé. C'était déjà beaucoup. Beaucoup plus qu'il ne l'avait jamais espéré.

Et les années ont passé. Encore.

Mais bien vite, cette fois. Trop vite.

C'était la plénitude pour tous les trois. Une métamorphose aussi.

Paul était toujours fou amoureux de sa femme. Il avait tout fait pour la séduire. Elle, si jolie, si intelligente, si cultivée, si sensible surtout. Il se demandait encore tous les jours, comment cette femme avait bien pu accepter de l'épouser.

Et il avait été totalement désœuvré face à leur douleur, face à la douleur de sa femme. Elle n'avait plus été que l'ombre d'elle-même, depuis qu'ils avaient dû accepter l'idée qu'ils n'auraient jamais d'enfant.

Depuis ce jour, Laure était brisée et Paul, brisé de la voir ainsi.

Alors, l'arrivée de Jean, l'arrivée d'un fils, d'un enfant, avait sonné comme une résurrection. Paul aimait d'autant plus cet enfant, qu'il était parvenu à un tel miracle.

Laure renaissait, redevenait telle qu'elle avait été, telle qu'elle était lorsqu'il était tombé amoureux.

Alors, tout boiteux qu'il était, Jean représentait bien plus qu'un enfant. Il était le bonheur, l'avenir, l'envie de vivre.

Il était tout.

Et Jean le sentait bien.

Nourri d'amour, il grandissait enfin. Il avait bien toujours sa patte folle mais appareillé, il pouvait courir, jouer, vivre, comme n'importe quel enfant.

Un dimanche matin, il avait voulu rendre service à ses « parents ». Il s'était rendu très tôt à la réserve du magasin pour y ranger l'arrivage de la veille au soir. L'échelle était très haute mais rien n'arrêtait plus Jean dorénavant. Elle était trop haute.

Réveillée par un fracas terrible, Laure s'est précipitée au magasin, attendant à la maison.

Jean gisait par terre, du sang coulait d'une oreille. Il a eu juste le temps de lui souffler :

— « Maman, je t'aime. »

Jean est mort dans l'après-midi.

Laure n'a jamais pu s'en remettre. Elle n'a jamais voulu.

Il l'avait appelée « maman », pour la première fois.

C'était son fils, elle avait perdu son fils.

Sa douleur et sa sensibilité étaient telles, que Paul a aussitôt compris qu'elle frôlait déjà la folie. Il a tout tenté.

Car elle avait droit au bonheur.

Elle répondait inlassablement que le bonheur, elle l'avait eu, qu'il était parti avec Jean, qu'elle n'en voulait plus, qu'il faisait trop mal.

Paul a fini par s'en faire une raison.

Mais Laure a changé. Elle est devenue dure, fermée, détestable.

Paul, toujours amoureux malgré tout, en a fait autant.

A nouveau, sans plus envie d'espoir, ils ont continué à s'établir socialement. Ils se sont acharnés au travail, se sont dévoués à leur commerce. Leur enfant, leur seule réelle réalisation. Les autres, tous les autres puisqu'ils n'étaient plus que « des autres » à leurs yeux, les admiraient pour leur courage, leur force.

Comment faisaient-ils pour rester si aimables, si ouverts malgré tous les malheurs qui les avaient frappés ?

Aimables, ouverts.

En réalité, ce n'était que de faux-semblants, une profonde hypocrisie protectrice. Paraître pour parvenir à rester enfermés. Renfermés sur eux-mêmes, prisonniers volontaires. Sans avoir à éveiller et à supporter la moindre compassion « des autres ».

Ils avaient décidé de se suicider vivants.

Alors, d'un enfant, ils n'en voulaient pas, ils n'en voulaient plus. Cet enfant ne faisait que déjouer leurs plans.

Ils avaient fini par s'habituer à leur solitude, leur tristesse perpétuelle, leur vie sans projet, sans plaisir.

Que leur avait-il donc pris ce soir-là ? Eux, qui ne se touchaient plus depuis si longtemps, pas même pour un baiser.

La nature voulait-elle les obliger à se replonger dans ce passé, à accepter la réalité, ce cauchemar qu'ils avaient toujours voulu occulter ?

La nature allait forcément retrouver la raison.

Le médecin avait conseillé à Laure de se reposer si elle voulait garder ce bébé, cette nouvelle chance.

Même lui, le bon vieux médecin de famille, qui les connaissait depuis toujours, n'avait pas percé leur secret,